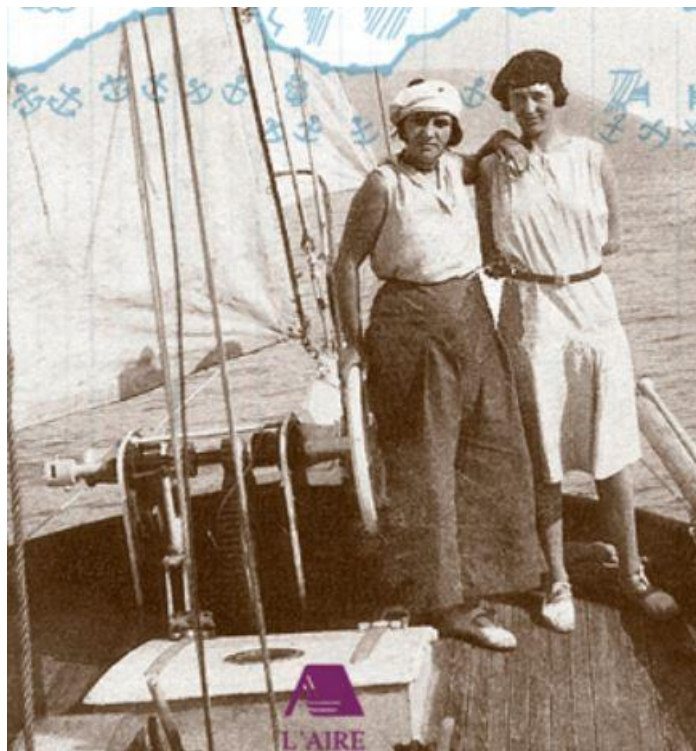


Les histoires de Nadia

Nadia, fidèle bénévole et membre du comité de Lecture et Compagnie, nous fait le plaisir de partager des textes qu'elle a écrits. Ces récits narrent la vie de personnages réels et fictifs. Ils peuvent servir de lecture courte avec les auditeurs mais également de suggestions de lectures quand ils se rapportent à un livre paru. Mais tout de suite, c'est l'histoire de

Cilette Ofaire, une femme hors du commun



Cilette (à gauche) se proclame capitaine de L'ismé.

Récemment, j'ai fait la connaissance d'une femme hors du commun. Une femme non pas en chair et en os, mais présentée, sous différentes formes, derrière la vitrine d'affichages située en haut des escaliers de pierre menant à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel, dite BPU.

Livres, journaux, photos de cette inconnue voisinaient avec les documents concernant deux autres femmes. Un livret m'a particulièrement attiré : une sorte de cahier-calendrier, barré de colonnes du haut en bas de chaque page, annoté jour après jour et surtout illustré régulièrement de très petits dessins, parfois étranges, comme des petits hiéroglyphes égyptiens.

Le nom de cette femme m'était complètement étranger : Cilette Ofaire. Je suis partie à sa découverte.

Depuis le Val-de-Travers, parcours original

Son nom de naissance est Cécile Houriet, mais elle sera connue plus tard sous son nom de plume et de peintre comme Cilette Ofaire, d'après le nom de famille de son mari, Charles Hofer.

Elle naît en 1891 dans le Val-de-Travers à Couvet, fille du directeur de l'Ecole d'Horlogerie et de Mécanique.

Orpheline de sa mère à 3 ans, morte de tuberculose, elle vit une jeunesse sans affection, suite au remariage de son père. Enfant de santé fragile, adolescente rêveuse, elle veut devenir peintre, mais doit renoncer, momentanément, pour suivre des études, plus conformes à l'époque, à l'Ecole de Commerce de Neuchâtel.

Pourtant le début de la liberté se présente à Bâle : envoyée pour y apprendre l'allemand, la jeune fille déserte les cours et s'inscrit à l'Ecole des Beaux-Arts, où elle étudie la peinture, notamment avec le maître-verrier anglais Clément Heaton. Elle y fait la connaissance d'un peintre, natif aussi du Jura, Charles Hofer.

Partis vivre à Paris, ville-lumière incontournable pour les jeunes artistes de cette époque, Cilette et Charles se marient à la veille de la première guerre mondiale, le 6 juin 1914 ; 2 mois plus tard, Charles s'engage comme soldat volontaire. Cilette, seule et sans aucune ressource, vivote; on la voit chaque jour dans les couloirs du métro, où elle passe son temps à tricoter et vendre des chaussettes de laine pour les Poilus du front. Par la suite, elle racontera cette expérience de précarité dans un livre : *Sylvie Velsey*.

Quant à Charles, traumatisé par ce qu'il a vécu dans les tranchées, il déserte au bout de 2 ans et revient à Paris retrouver sa femme. Sans travail, il s'enfonce de plus en plus dans la dépression, ne peint plus et le mariage commence à péricliter.

L'Aventure navale

En 1923, après une année de sanatorium à Davos où Cilette soigne une rechute de ses poumons, mari et femme se jettent dans une nouvelle aventure : pour échapper aux souvenirs de guerre qui continuent de hanter Charles, sur un coup de tête et sans aucune expérience nautique, ils achètent à Hambourg une péniche, le *San Luca*. Ils y installent tout leur attirail de peinture, et poussés ça et là par des remorqueurs, descendent les canaux et les fleuves, de l'Allemagne à la Méditerranée, en passant par Amsterdam, Brême, Dresde, Prague. Lors des escales, le couple organise des expositions et vend ses peintures. Cilette racontera leurs mésaventures à bord du bateau dans un livre paru en 1934, *Le San Luca*.

Dix ans plus tard, en 1933, la péniche est remplacée par un vieux yacht à vapeur de 59 tonnes, nommé *l'Isme*, acheté en Angleterre. Ce nouveau bateau, poussif, lourd et crachant ses fumées noires, est le témoin du naufrage définitif du mariage :

Charles abandonne l'aventure navale.

Dès lors, seule ou accompagnée d'amis fidèles, Cilette se proclame capitaine de l'*Ismé*, et naviguant le long des côtes anglaises, françaises, portugaises et espagnoles, elle arrive à Ibiza. Pour cette femme d'avant-garde, être aux commandes de son bateau, c'est résolument revendiquer la liberté d'être femme, de vivre hors du carcan des normes bourgeoises, d'écrire et de peindre comme elle l'entend.

Nouveaux coups du sort

Trois ans de navigation côtière ont rendu Cilette physiquement forte, capable de surmonter des difficultés de toutes sortes. Mais malheureusement atteinte d'une maladie du nerf optique, elle doit abandonner la peinture pour se consacrer dorénavant à l'écriture, où elle excelle.

Ses récits racontent le déroulement de ses journées d'une manière très originale, à la fois par les textes, mais aussi par les dessins. Tous les événements et péripéties vécus à bord du bateau, l'écrivaine les relate et les illustre sous forme de petits dessins quasi hiéroglyphiques le long des colonnes du journal qu'elle tient méthodiquement.

Nous sommes en 1936, la guerre civile éclate en Espagne ; il ne fait pas bon naviguer sur les côtes méditerranéennes, et Cilette est soupçonnée d'espionnage. Le 13 septembre, ceci grâce au journal qu'elle tient chaque jour, on apprend que l'*Ismé* est bombardée par l'armée franquiste, qui confisque le bateau. Dans la colonne datée de ce sinistre jour, figurent les petits dessins de l'avion survolant le bateau. C'est à son tour de vivre la fin de l'aventure navale.

Une nouvelle vie

Dorénavant dans l'impossibilité de naviguer, Cilette doit se réfugier à Toulon d'abord, puis dès 1940, à Sanary-sur-Mer, dans une petite maison surnommée *La Nostra*, qu'elle loue et où elle peut continuer d'écrire.

Mais de nouveau, c'est la guerre et Cilette a très peu de moyens financiers ; elle écrit beaucoup, mais ne peut vivre de son art, les maisons d'édition parisienne étant aussi en difficulté et ne pouvant faire paraître ses livres.

Pourtant, un heureux premier coup de pouce : en 1942, son roman autobiographique *Ismé* obtient le prix Schiller, et traduit en plusieurs langues, il se vend en Suisse comme en France, en Espagne, en Allemagne et aux Etats-Unis. Cilette devient une écrivaine célèbre.

A la fin de la guerre, un deuxième coup de pouce sera l'achat de *La Nostra* par un jeune ami de Couvet, qu'elle considère comme son fils adoptif. Dorénavant, Cilette n'aura plus de soucis financiers et pourra continuer à écrire dans sa maison.

Après avoir été reconnue dans les années trente comme écrivaine talentueuse et originale, écrit plusieurs romans, tous autobiographiques, elle meurt à *La Nostra* en 1964, âgée de 73 ans, dans l'oubli général.

Aussi merci au Fonds Cilette Ofaire et la BPU de Neuchâtel de m'avoir fait découvrir cette dame « hors du commun » et de l'avoir remis en mémoire, en exposant sa correspondance, ses textes écrits, ses manuscrits, ainsi que des coupures de journaux et revues parlant d'elle.